DE LA VIE

N° 156.

CONSIDÉRÉE A SES DIVERSES ÉPOQUES;

DISSERTATION PHYSIOLOGIGUE,

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 1.er août 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR VICTOR-JÉRÔME MERRUAU, du Mans,

Département de la Sarthe;

Élève des hôpitaux de Paris; ex-Chirurgien aux armées; Bachelier ès-lettres.

Quodnam animal est, inquiebat sphinx, manè quadrupes, sub meridiem bipes, et vesperè tripes?

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Président.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON AMIE.

Faible gage d'amour filial, d'un profond respect et d'une éternelle reconnaissance.

A MON PARENT

MONSIEUR BOURUET-AUBERTOT.

Hommage de gratitude pour l'amitié qu'il m'a vouée.

V. J. MERRUAU.

INTRODUCTION.

Le sujet que je me suis proposé pourrait être traité sous plusieurs points de vue, et offrir beaucoup d'intérêt. Comme médecin, j'aurais pu, envisageant la prédominance de tel ou tel système d'organes aux divers âges de la vie, y rencontrer des dispositions à telle ou telle maladie. L'enfance m'aurait offert une grande prédominance du système nerveux et lymphatique, grande activité dans les fonctions nutritives; de là des convulsions, des engorgemens glanduleux, des vers intestinaux, et tous les accidens relatifs à la dentition.

A l'approche de la puberté, puissance du système sanguin, développement des organes de la génération, qui, réagissant sur le cerveau, occasionnent une tendance des fluides vers la tête, des hémorrhagies fréquentes, des phlegmasies de toutes espèces, souvent des affections de poitrine, etc.

Chez l'adulte, énergie sanguine un peu diminuée, le poumon devient le siége d'un travail qui dure assez longtemps, et dispose aux affections nombreuses de cet organe. A une époque plus avancée, prédominance du foie,

du système veineux abdominal, et de tous les organes gastriques; nombreuses affections de ces viscères, principalement la mélancolie, l'hypochondrie, de fréquentes hémorrhoïdes. Plus je m'approcherais de la fin de la vie, plus serait grande la foule des affections, surtout celles résultant, non d'une prédominance des organes, mais occasionnée par leur défaut d'action. Les nombreuses maladies des voies urinaires, les hernies de toute espèce, les affections si nombreuses à cette époque, semblent conduire l'homme au tombeau, et, se concentrant sur lui, regretter de ne pouvoir le tourmenter encore. Comme médecin légiste, quelles conséquences ne tirerait-on pas des différences observées aux époques de la vie, d'abord pour déterminer si un enfant trouvé sans titres appartient à tel ou tel âge, distinction d'où peut dépendre le bonheur de sa vie; déterminer encore s'il y a identité entre l'état d'un enfant trouvé vivant ou mort, et l'époque présumée de l'accouchement d'une mère soupçonnée coupable d'abandon ou d'infanticide?

Pour résoudre des questions si délicates et un bien grand nombre d'autres, ne faut-il pas des connaissances précises des différences quelquefois peu tranchées des divers âges de la vie?

Pour être traité d'une manière si étendue, ce sujet exi-

gerait beaucoup plus de temps que je ne peux lui en accorder. N'ayant pas commencé ma réception avec l'année scolaire, et forcé par la fin de cette même année de la terminer, j'ai dû me restreindre et me hâter de tracer ici les caractères physiques et moraux les plus saillans des âges de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

La division la plus naturelle des différentes époques de la vie, est, selon moi, celle que je vais suivre.

Première enfance. Elle dure depuis la naissance jusqu'à sept ans, et offre trois époques bien marquées. La première comprend les sept ou huit premiers mois, et finit par un changement notable; c'est alors que les dents commencent à sortir de leurs alvéoles. La deuxième se termine avec cet important travail; elle est entièrement employée à l'éruption des premières dents, ordinairement finie à deux ans. La troisième époque se prolonge jusqu'à sept ans plus ou moins; comme pour les autres âges, sa fin est toujours annoncée par les dents secondaires. 1.re *Division.*

La *seconde enfance* n'offre point d'époques marquées. Elle commence avec le second travail de la dentition, et se termine aux premiers signes de la puberté; plus tôt 2.e *Division.*

pour les femmes, vers l'âge de douze ans, plus tard pour les hommes, vers celui de quinze. C'est par ces premiers signes de la faculté reproductrice que se manifeste la troisième division de la vie.

3.e Division. L'*adolescence* dure jusqu'au terme indiqué par la fin de l'accroissement. C'est dans le cours de cette division, que l'homme acquiert toute sa perfection physique. Passé cette époque, il ne croîtra plus. Ce *summum* de développement est ordinairement fixé à vingt-un ans pour les femmes, et vingt-cinq pour les hommes.

4.e Division. L'*âge adulte* offre trois époques assez marquées, *virilité commençante, virilité consistante, virilité décroissante.* La première dure jusqu'à trente-cinq ans; elle offre pour caractère principal l'augmentation de l'embonboint, surtout la proéminence de l'abdomen, et l'énergie de la nutrition. La seconde est stationnaire et se prolonge jusqu'à quarante-cinq ou cinquante ans; alors commencent les rides; elle se termine plus tôt chez les femmes que chez les hommes. La dernière époque de cette division se prolonge jusqu'à soixante ans, et commence, chez la femme, par les signes bien manifestes de la cessation de ses facultés reproductrices. L'homme, à cette époque, ne fait

point de perte aussi notable, aussi subite, mais ses prérogatives semblent déjà s'évanouir.

La *vieillesse* offre trois époques de décroissement assez sensibles, si nous n'envisageons que l'homme heureusement constitué, et qui n'a pas abusé des avantages dont la nature le gratifia. La première s'étend de soixante à soixante-dix; elle offre encore l'apparence d'une santé robuste, et l'intégrité des facultés intellectuelles. A l'approche de la deuxième, de nombreuses infirmités le menacent; elle peut se prolonger jusqu'à quatre-vingts ou quatre-vingt-trois ans; alors désorganisation partielle, perte des dents, changemens dans la voix, extinction complète des signes de la *virilité:* à la fin de cette époque arrivent les maux nombreux qui, au commencement, le menaçaient. La troisième époque de la vieillesse, la dernière de la vie, la décrépitude offre tout l'appareil d'une véritable destruction; l'homme cesse d'être en rapport avec la nature, car ses sens, ne le servant plus, il concentre tout en lui, seul objet dont il ait conscience: alors l'égoïsme prévaut. 5.e *Division.*

Cette gradation des époques de la vie est la plus heureuse, celle de l'homme bien constitué; elle est rare, quoique naturelle; non que la nature s'écarte quelque-

fois de la route qu'elle doit tenir; elle est immuable dans ses lois, mais l'homme ne les suit pas toujours. Sourd à sa voix, ne le voit-on pas, abusant d'une forte constitution, revêtir de bonne heure toute l'habitude extérieure de la décrépitude, pour avoir plus vécu dans un court espace de temps que le sage dans une longue carrière?

DE LA VIE

CONSIDÉRÉE A SES DIVERSES ÉPOQUES.

La première fonction de l'homme, une des plus essentielles à la vie, la *respiration*, produit, au moment de la naissance, tous les changemens relatifs à son nouveau genre de vie. Dans le sein de sa mère, il ne communiquait qu'avec elle : entré dans le monde, ses rapports sont bien augmentés ; ils sont avec la nature entière. Plus il s'écartera de cette époque, plus il s'isolera de celle qui, pendant un certain temps, enchaînant sa vie à la sienne, lui fournissait des matériaux nutritifs tout élaborés. Aujourd'hui les organes dont il est doué peuvent, d'une part, puiser dans l'air un principe vivifiant, puis faisant usage de ceux de la digestion, il peut, par leur action, transformer un aliment en sa propre substance ; aliment que lui fournit sa mère, et qui se trouve justement approprié à la délicatesse de son organisation. Il n'est pas privé de suite des secours d'une protectrice à laquelle il doit tout ; ce n'est qu'insensiblement qu'il s'approche de son état d'indépendance : jadis elle était seule chargée de préparer entièrement les sucs dont il se nourrissait ; ses organes digestifs n'y prenaient aucune part ; aujourd'hui elle semble partager avec lui la perfection d'un travail si important, en lui confiant le soin de s'approprier l'aliment que la nature prévoyante a su faire découler d'une source si féconde en délices.

Les sens de l'homme, à cette première époque de la vie, sont bien développés ; cependant leur exquise sensibilité, leur peu d'habitude, ne lui permettent pas d'en faire un libre usage : en agissant sur eux, les objets extérieurs sont presque toujours cause de douleurs qu'il exprime à chaque instant par ses cris et ses larmes. Mais l'habitude a bientôt rendu moins vive la sensibilité de ce petit être ; et son existence, moins douloureuse, l'a mis à même de sentir mieux les rapports des choses. A l'approche du deuxième mois, il exprime par le rire adressé à sa mère quelques sensations agréables. Le premier usage qu'il paraît faire de son intellect, dans ce moment de calme, est d'étudier les objets avec lesquels il a des rapports immédiats. D'abord le sein qu'il distinguait dans les premiers jours de la vie lui devient plus connu ; il y porte ses mains, le presse délicieusement : non content de l'avoir apprécié par ses lèvres, puis par ses yeux, il veut y appliquer un troisième sens, *le toucher*, qui rectifie les erreurs qu'il avait commises dans sa première analyse. Ses premières expressions sont celles de la reconnaissance ; il rapporte tout à son amie, sa bienfaitrice, qui a su, par ses tendres sollicitudes, faire naître en lui cette vertu si belle, et en même temps si naturelle. Il préfère sa mère à toute autre personne : son naturel l'y porte, son intérêt personnel l'y oblige ; l'amour filial, inspiré par de si justes motifs, est le premier gravé dans le cœur de l'homme ; aussi est-il pour lui une source féconde de consolations. C'est dans les entrailles que ce sentiment prend naissance ; seul il peut faire le bonheur : il n'est pas donné à tous les hommes d'en savourer les charmes. Plusieurs ont étouffé son cri, mais la nature s'est vengée ; ils ont versé des larmes amères sur leur faute, et jamais la consolation n'a pu approcher de leur cœur.

C'est ainsi qu'est employée la première époque de la vie. Elle dure jusqu'à sept ou huit mois ; alors s'annonce la deuxième, par de nouveaux progrès du côté du physique.

Notre petit individu voit les organes dont il a su faire usage,

se perfectionner par l'addition des dents, qui vont lui servir pour préparer à son estomac des alimens pouvant déjà différer de celui fourni par sa mère. C'est dans l'ordre suivant que ses mâchoires se garnissent : d'abord les dents cunéiformes moyennes, au nombre de deux, se montrent à la mâchoire supérieure ; elles sont bientôt suivies de deux semblables pour l'inférieure ; puis paraissent les cunéiformes latérales ; toujours les supérieures précèdent les inférieures. Les voilà déja munies de huit de ces petits os blancs et durs, dont le nombre est bientôt augmenté par quatre conoïdes : celles de l'arcade supérieure se font jour les premières en perçant la gencive ; puis celles de l'arcade inférieure se montrent à leur tour. Cette dernière éruption terminée, les mâchoires se trouvent garnies antérieurement. Celles qui maintenant vont paraître se rangeront sur les côtés ; ce sont les petites molaires, qui n'observent pas la même marche que les précédentes ; car la mâchoire inférieure les fournit d'abord, puis celles de la supérieure s'aperçoivent. Le premier travail de la dentition est souvent la source de bien des maux pour l'enfant. Aussi, lorsqu'il est achevé, sa vie est-elle plus assurée, puisque, d'après les résultats d'une exacte observation, le tiers des enfans meurt pendant ou avant. L'amélioration physique s'étend sur toute son économie ; ses membres s'affermissent, son corps s'allonge ; tout chez lui se prépare à le seconder dans les grands efforts qu'il va faire pour exécuter une nouvelle fonction, la locomotion, à l'aide de laquelle il s'élevera au-dessus des autres êtres ; dressera sa tête vers le séjour suprême, et se procurera beaucoup de nouveaux avantages. A la fin de cette deuxième époque, ses forces ne sont point encore suffisantes pour lui permettre d'abandonner le sol sur lequel il se traîne à peine. Ce n'est que dans un âge plus avancé qu'il osera risquer ses premières démarches, aidé d'ailleurs par les encouragemens de sa tendre mère. Nous voyons que tous les efforts de la nature semblent concentrés pour faciliter d'une part la dentition, de l'autre l'ac-

croissement assez notable de tout son corps. Elle le prépare aux changemens que nous remarquerons dans la dernière époque de cette première enfance, qui commence ordinairement à deux ans et se prolonge jusqu'à sept. Vers le milieu de sa durée, à quatre ans, l'enfant voit le nombre de ses dents s'augmenter de quatre molaires qui s'élèvent à la suite de celles qui ont déjà paru; elles en diffèrent en ce qu'elles doivent rester toute la vie, tandis que les premières vont être remplacées par les dents secondaires à l'âge de sept ans. En outre, son corps continue à croître; en acquérant des formes plus prononcées, ses membres deviennent propres aux grands mouvemens, ses sens se perfectionnent successivement. Il se sert avec plus d'avantage des yeux, des oreilles, des mains, et bientôt de la voix. Encouragé par un premier sentiment de vigueur, il ne néglige rien pour sa nouvelle entreprise; aussi le voit-on employer, pour marcher, les membres que la nature destine à cet usage, et ceux qu'elle destine à toute autre fonction. D'abord il ne pouvait que se traîner en humble quadrupède; mais, secondé par la nature, qui l'oblige à quitter cette humiliante posture, après bien des essais, devenu plus habile et plus fort, il se dresse; ses pas chancelans ont besoin de soutien; pénétré de son impuissance, tout lui sert d'appui; ses membres supérieurs semblent n'avoir quitté le sol que pour le mieux servir. Quelle découverte! quel triomphe! il communique avec ses semblables bien plus facilement; il observe mieux ce qui se passe autour de lui. Plus attentif aux sons qu'il étudie, il ne tardera pas à en faire entendre, à en articuler; il balbutie, semble s'essayer, et finit par prononcer le nom de celle à qui il doit le jour; nom qui est déjà si cher à son jeune cœur. Cette vie, qui lui a offert quelques agrémens, est souvent traversée par la tristesse, mais à laquelle succède une prompte joie. Ce changement est si subit, qu'on voit s'épanouir son petit visage encore couvert de larmes. Il est curieux, il veut sans cesse s'instruire; tout ce qu'il dira sera pour questionner. Il étudie tout ce qui se présente à ses sens, en fait un jouet qu'il a

aussitôt abandonné pour y revenir après s'être occupé d'un autre objet qui l'avait captivé un moment. Tous ses petits gestes, toutes ses occupations prouvent l'instabilité de ses déterminations. Bientôt se manifestera une passion commençant à cet âge, *la colère ;* la moindre contrariété l'excitera, elle se peindra sur son visage, il trépignera, menacera, voudra frapper même, si on le provoque ; mais elle sera, comme ses autres impressions, de peu de durée. Cette troisième époque de la première enfance se termine aux premiers signes de la seconde dentition, à la septième année.

La deuxième division de la vie, la seconde enfance, va nous offrir des nuances moins tranchées que la première; on n'y distingue point, comme à la précédente, un certain nombre d'époques. L'accroissement, qui devient plus rapide, n'offre point les gradations du premier âge; mais nous allons voir l'enfant faire de grands progrès qui le prépareront au rôle qu'il devra jouer dans la division suivante.

L'amélioration physique la plus remarquable est celle que vont subir les mâchoires. De nouvelles dents, plus fortes, mieux implantées, vont expulser et remplacer les autres. Ce second travail commence par les cunéiformes moyennes de la mâchoire supérieure, et suit absolument le même ordre que pour le premier. Jusqu'à ce qu'elles soient toutes remplacées, à l'exception seulement des quatre mollaires qui ont paru à l'âge de quatre ans ou environ, elles s'affermissent de nouveau, et forment les premières grosses molaires. Cette éruption secondaire, se faisant dans l'ordre indiqué, peut durer plus ou moins long-temps, et ne se terminer qu'à l'approche de la neuvième année, où quatre grosses molaires se rangent à la suite des autres, et complètent les arcades dentaires, alors composées de quatre cunéiformes à la mâchoire supérieure, autant à l'inférieure, le nombre des dents de l'une de ces arcades égalant celui de l'autre. Viennent ensuite les canoïdes, une de chaque côté, toujours à la suite des premières, puis les petites molaires en même nombre que les précédentes ; plus en arrière, les quatre grosses molaires, deux

de chaque côté, composent les vingt-huit dents, dont le nombre doit augmenter de quatre dans un âge plus avancé. Ce travail de la seconde enfance est accompagné d'une augmentation notable dans les dimensions du corps, qui prend plus de solidité, se disposant à la grande révolution qui doit s'opérer en lui au commencement de la troisième division de la vie. La seconde enfance diffère de la première du côté du développement du corps et de l'intelligence. C'est à cet âge que l'homme est susceptible de très grands efforts de mémoire. Les impressions ressenties se gravent profondément et durent toujours. L'enfant s'attache à imiter les manières, les goûts de ceux avec lesquels il vit ; aussi convient-il de ne laisser fréquenter que des gens qui ne se soient point écartés du droit chemin, que tous tiendraient, s'ils n'avaient été réfractaires aux lois de la nature. Les premiers signes de la puberté, plus précoces pour la femme que pour l'homme, annoncent la fin de cette deuxième enfance, pendant laquelle les deux sexes offraient peu de différence; mais dans l'âge suivant, ils vont acquérir des caractères distinctifs bien sensibles.

Dans ces deux premières divisions de la vie, la nature était entièrement occupée de l'individu, ses efforts tendaient tous à le conduire à son état d'accroissement parfait ; tout était pour lui, rien encore n'annonçait ses facultés reproductrices. Mais pour amener son ouvrage à perfection, elle doit lui faire subir de grands changemens, animer en lui des organes qu'elle semblait avoir négligés d'abord, le rendre capable de propager son espèce. C'est vers quinze ans que l'homme entre dans l'âge de puberté. Jusqu'ici son humble timidité n'avait pour attribut de défense que ses larmes et sa faiblesse; mais tout à coup, cessant d'être enfant, il devient homme. Alors, grand accroissement dans l'énergie vitale de toutes les fonctions ; ses sens rectifiés ne le trompent plus ; son regard est impérieux ; il est ennemi du repos ; il aime le bruit, les dangers ; les voyages surtout flattent sa vive imagination ; elle embellit tous ses projets ; il devient spirituel, mais trop pétulant. Il ferait un bien

meilleur usage de son esprit, si la réflexion lui permettait d'arrêter ses idées et de fixer ses sentimens. Il n'est plus susceptible d'impressions légères, comme dans l'enfance ; toutes sont violentes. Accoutumé à ne rencontrer aucun obstacle, parce que personne ne le redoutait, n'ayant rien à craindre de lui, plein de confiance en ses nouvelles forces, il croit que rien ne peut l'arrêter. Il devient fier, veut être libre et indépendant ; son visage n'offre plus l'image de la grâce et de la gentillesse ; il change d'une manière notable, prend un air de grandeur, imposant, mais franc et gai. Il ne sait point encore dissimuler; ses traits trahissent par leur mobilité et leur coloris ce qu'il cherche en vain à cacher; son corps présente des formes plus prononcées ; les contours de ses membres sont mieux exprimés ; le duvet qui couvrait ses joues se change en une barbe épaisse; il revêt, en un mot, les caractères de la virilité ; les organes génitaux sont déjà disposés par leur accroissement à l'importante fonction qu'ils doivent remplir. La prédominance de ce système d'organes, à cet âge, réagissant sur le moral, va bientôt faire naître en lui un sentiment auquel il avait été étranger. Pour la conservation de son individu, la nature lui donna la faim ; pour conserver son espèce, elle excite en lui un besoin plus impérieux, l'amour, qui va le captiver en entier. Alors plus de calculs que pour le plaisir, aucune occupation, si ce n'est celle de plaire et de s'efforcer de prouver ce sentiment nouveau. Les changemens les plus notables que vient de subir l'organisation humaine sont relatifs aux organes de la génération, qui, jusqu'alors oubliés, ont été développés et préparés à remplir cette fonction conservatrice de l'espèce.

Pour s'être occupée d'un travail si essentiel à l'homme, la nature n'a pas négligé les autres parties de l'édifice humain. La taille s'est accrue en hauteur, les membres ont perdu ces formes gracieuses, cette mollesse qui était commune à ceux de la femme. La teinte plus foncée de son visage et sa voix plus grave annoncent ce surcroît de forces qui caractérise son âge.

Voilà ce qui est relatif à l'homme ; maintenant nous allons consi-

dérer à son tour la femme dans l'âge d'adolescence. Jusqu'ici nous avions pu mêler ensemble et confondre l'histoire des âges, n'ayant encore observé aucune distinction relative aux sexes ; l'homme et la femme ne nous avaient point paru différer l'un de l'autre. Leur son de voix était le même, leurs goûts, leurs jeux étaient confondus; en les voyant ensemble, il nous était difficile de les distinguer ; ils n'avaient que des rapports enfantins, ne pensant pas même à ceux qui par la suite établiront entre eux une dépendance mutuelle. Cet état de choses ne devait pas durer ; telles sont les lois, auxquelles la femme est la première assujettie ; avant l'homme, elle sent naître en elle les premiers phénomènes de la puberté. Nous avons vu que celui-ci ne cesse d'être enfant que vers l'âge de quinze ans, tandis que sa compagne le devance de quelque temps. Cette révolution se manifeste chez elle à douze ou treize ans, époque qui n'est pas immuable ; elle est assujettie chez elle comme chez l'homme, (pour cet âge et tous les autres de la vie) à l'influence du climat, de la manière de vivre, de l'éducation, etc. L'homme, après avoir subi tous les changemens auxquels il était destiné dans la troisième division de sa vie, ne conserve pas comme la femme certains caractères propres à sa constitution primitive ; au contraire, toujours celle-ci offre quelques ressemblances avec le tempérament propre à l'enfance ; ses organes ne perdent pas entièrement leur délicatesse, leur mollesse ; cependant, à mesure que ses traits se forment, que sa taille se fixe, on aperçoit des différences dont les unes étaient restées cachées pendant le premier âge, et d'autres qui n'existaient pas. La nature semble spécialement occupée de la perfection des organes qui devront servir à l'acte obligatoire de la reproduction. Ses efforts se concentrent vers deux points principaux : l'un d'eux réunit les organes qui seront dépositaires des rudimens du nouvel être, et chargés de le développer, de le faire croître, et de le mettre au jour ; jusqu'ici tous semblaient avoir été négligés, mais aujourd'hui ils se trouvent plus aptes à atteindre le but qui leur est assigné. Cette disposition nouvelle se manifeste par

une évacuation qui deviendra périodique; établie dans un âge d'innocence parfaite, elle est souvent cause d'une surprise bien grande pour celle chez qui elle annonce la faculté de devenir mère. L'autre point vers lequel la force intérieure dirige ses efforts de perfection offre deux organes qui jusqu'alors semblaient ignorés. Ils s'élèvent en s'arrondissant, revêtent des formes délicieuses, deviennent le siége de mille attraits; leur organisation améliorée les met à même d'accomplir le vœu de la nature. C'est à eux que sera confié le soin de nourrir et de fortifier le fruit de l'acte reproducteur, acte vers lequel la femme à la fleur de l'âge se sent entraînée; le besoin qu'elle éprouve et qu'elle inspire devient irrésistible, impérieux, et la source des plus douces jouissances pour toute la vie.

Nous avons vu que dans le premier âge la différence des deux sexes était peu marquée : si maintenant nous comparons l'un à l'autre, nous jugerons combien elle est grande, tant au physique qu'au moral. L'homme nous offre pour apanage la force, la grandeur, des formes prononcées, une couleur rembrunie de la peau, un air fier, imposant, une voix forte ; sa compagne, au contraire, conserve ses formes délicates et gracieuses, une taille au-dessous de la sienne, une peau blanche, des traits moins prononcés, un air tendre, doux et modeste, des goûts tout-à-fait en opposition aux siens. Elle est sédentaire, recueillie, attache un grand prix à sa parure, connaît tous les gestes et les attitudes qui lui servent à plaire et à inspirer le sentiment, pour lequel elle semble créée. L'étourderie du jeune homme est remplacée chez elle par la finesse, par un tact particulier. L'homme, confiant dans sa force, semble dédaigner tous ses moyens, quoiqu'il soit souvent obligé de reconnaître la supériorité de tels avantages sur les siens.

Les trois premières divisions de la vie nous ont fait voir l'homme depuis sa naissance jusqu'a son accroissement parfait; d'abord, faible, délicat, borner ses relations à un petit nombre d'objets, connaître premièrement le sein de sa mère après y avoir été conduit

par le premier de ses besoins, augmenter la sphère de ses connaissances par des besoins nouveaux, après avoir vu tous ses sens se perfectionner et arriver insensiblement à cette dernière période d'accroissement où nous allons l'envisager un moment; car bientôt nous le verrons décroître, parcourir des époques rétrogrades aussi marquées que celles d'accroissement. A son premier âge, tout s'est développé avec vigueur et dans un court espace de temps; cette promptitude dans son developpement s'est diminuée graduellement; la nature semble avoir fait pour l'homme, dans les premières époques de sa vie, plus qu'elle n'a fait à l'approche de son accroissement parfait, quoique les premières aient été beaucoup plus courtes; il en sera de même maintenant. Dans le premier temps de l'âge adulte, il semble s'accroître encore, puis rester stationnaire; enfin commencer à décroître graduellement, atteindre le dernier terme de la vie, la vieillesse, et se désorganiser insensiblement.

Dans la première époque de la virilité, l'homme ne s'accroît plus autant du côté du corps que du côté de l'esprit : sa taille est fixée, ses traits ne seront plus changés que par les rides qui semblent le menacer déjà; la forme de son corps, de ses membres, devra varier avec les différens degrés d'embonpoint, et sera modifiée par les divers tempéramens; modifications dont je ne tiendrai point compte, le plan que je me suis tracé ne me le permettant pas. Ce n'est point brusquement qu'il passe de l'adolescence à cet âge; aussi offre-t-il d'abord quelques caractères propres à la jeunesse. La raison, qui chez lui va tout éclairer et diriger, ne lui arrivera pas par une révolution instantanée. C'est avec le temps qu'il finira par jouir entièrement de ce précieux don. La fougue de l'adolescence étant donc un peu apaisée, l'homme commence à jouir avec calme de toutes ses facultés. Ses sens, entièrement perfectionnés, lui donneront de justes notions des choses qu'il cherchera à connaître. Sa vive imagination, remplacée par une sage prévoyance, ne l'empêchera plus de calculer les avantages et les

inconvéniens de ses démarches. Un projet conçu ne sera plus accueilli à la hâte. Il sera examiné, raisonné; tout sera comparé et jugé d'une manière stricte et sévère. Quelques erreurs commises ne le seront point en pure perte. Il s'en rendra compte, et les prendra comme leçons qui lui deviendront plus salutaires que toutes celles qu'il reçut sur les bancs où il passa sa jeunesse : devenu observateur, il ne négligera aucun des grands moyens de l'analyse, méthode si naturelle et si infaillible pour arriver promptement au but auquel il vise, son instruction.

Nous venons de voir que déjà, dans l'âge adulte, l'homme se perfectionnait toujours. Dans cette deuxième époque, nous le voyons stationnaire ; dans cet état, où ne gagnant plus, tant au physique qu'au moral, il ne perd encore rien. C'est depuis environ trente-cinq jusqu'à quarante-cinq ans que l'homme est dans la virilité consistante ; le sérieux de son visage augmente beaucoup par les rides nombreuses qui viennent le sillonner. L'avenir plus que jamais devient l'objet de ses spéculations, un secret pressentiment l'avertit de se précautionner dans cet âge de ressources, où tout semble disposé à récompenser ses efforts et ses travaux. C'est la belle saison de la vie. Il en profite, garnit ses greniers pour l'hiver qui ne lui offrira que stérilité. Il devient maître de ses déterminations. Un rien ne l'influence plus comme dans sa jeunesse. Sa volonté devient ferme et plus constante; ce qu'il veut il le fait. Nous avons vu le premier âge être celui de la mémoire, l'empire des passions être nul ; le second âge, celui de l'imagination et des passions fougueuses. Dans celui-ci tout est calcul et réflexion. L'amour chez le jeune homme régnait en tyran ; chez l'adulte, cette passion est modifiée par la raison. Il la sacrifie à son intérêt, en fait un objet de spéculation comme de toute autre chose. Ne le voit-on pas mesurer le nombre de ses enfans à l'étendue de sa fortune?... La gloire n'est rien pour lui si elle n'est lucrative. Tous ses succès sont dus à une tactique réfléchie et non à son intrépidité, comme dans sa jeunesse. L'insatiable désir des richesses

étant son grand stimulant, il ne néglige rien pour étancher cette soif ardente, divinité à laquelle il sacrifierait tout le repos de sa vie, il exposerait sa santé, ce qu'il a de plus cher..... A l'abandon succède la défiance, la dissimulation à la franchise.... La colère, cette passion fougueuse de l'adolescent, change totalement chez lui. Si elle paraît, c'est sous des formes méconnaissables. Au lieu de la laisser éclater, il la concentre souvent, ainsi que ses autres défauts ; adresse qui lui donne le mérite d'une vertu nommée *prudence*, et qui n'est chez lui que l'art de dissimuler.

L'homme, arrivé à sa quarante-cinquième année, commence à décroître, quoique d'une manière peu sensible. Cette dernière époque de l'âge adulte n'offre rien de fort remarquable, si ce n'est un commencement de déperdition de ses forces physiques et de ses facultés reproductrices ; ce changement ne s'annonce pas chez lui comme chez sa compagne. C'est à cet âge qu'elle voit se supprimer une évacuation qui, à l'adolescence, lui annonça le pouvoir de devenir mère, et par sa cessation la prive de cet avantage : tout son éclat a disparu, et ce qui jadis faisait ses plus beaux ornemens devient cause de ses difformités. Aussi, abandonnant toutes ses prétentions à plaire, la sensibilité chez elle ne s'éteignant jamais, est employée à tout autre usage. Si elle a tout perdu depuis longtemps du côté de l'amour, combien n'a-t-elle pas gagné d'un autre! D'abord, amante passionnée, épouse tendre et fidèle, aujourd'hui elle donne tout au bonheur d'être mère et de revivre dans les enfans de ses enfans ; après avoir prodigué tous ses soins, dans le cours de son union, à un époux qui lui dut toutes les jouissances de la vie, elle voit bientôt la passion aveugle qu'elle avait conçue pour lui remplacée par un sentiment nouveau, une amitié inaltérable, qui devient de jour en jour pour tous deux la source féconde d'un bonheur constant.

Après avoir joui de tout son être, l'homme va bientôt décliner et s'approcher de sa fin avec autant de promptitude que nous l'avons vu arriver à sa perfection. Chaque pas de sa vie était

dirigé vers cette dernière époque; aujourd'hui ceux qu'il fait, et qui le conduisent au tombeau, vont être plus marqués, en même temps plus chancelans. La virilité décroissante se lie, se confond dans le commencement de la vieillesse. La ligne de démarcation qui sépare l'adulte du vieillard est la nullité de la faculté reproductrice; cette faculté annonce chez le jeune homme un surcroît de force, d'énergie; son absence chez l'homme sexagénaire le met à même de concentrer tous ses moyens, toutes ses ressources en lui seul; elle lui procure un surcroît de matériaux pour fournir une carrière plus longue; sentant son impuissance, il renonce sagement aux plaisirs de l'amour, sacrifice que justifie la prudence. Cependant il est loin d'avouer les motifs d'une semblable retraite. On lui entend souvent dire, en affectant de tendre la jambe et de se redresser, qu'il est toujours fort et vigoureux; mais bientôt il s'affaiblit davantage; ses organes, doués de moins d'énergie, font moins bien leurs fonctions; ses sens l'abandonnent; pour l'avoir trop servi, ils ne peuvent plus le servir encore : alors diminuent rapidement ses rapports extérieurs; sa vie est presque absorbée en lui-même; il vit à peine pour les autres. C'est à cette époque que l'homme, moins distrait par les objets extérieurs, et faisant toujours un libre usage de son esprit, orné de connaissances, éclairé par une longue expérience, est d'une grande importance dans ses conseils. Par une déférence due à cet âge, écoutons ses sages avis; portons-lui tout le respect qu'inspirent un front auguste, chauve ou couvert de quelques cheveux blancs, et un maintien noble, quoique chancelant. Si ces avis nous deviennent salutaires, seuls moyens qui le mettent à même de s'occuper encore, sa faiblesse ne lui permettant plus de rien exécuter, aidons-le de tous nos soins, et ne cessons jamais d'être en admiration de tout ce qu'il sait et peut nous apprendre; embellissons autant qu'il est en notre pouvoir le court espace qu'il doit parcourir dans le sentier de la vie. Les deux premières époques de la vieillesse nous offrent l'homme jouissant de quelques-unes de ses fa-

cultés, tant physiques qu'intellectuelles. C'est encore un être aimable, précieux même par les sages doctrines que sa grande expérience le met à même d'enseigner ; respectable par tout ce que son bel âge a d'imposant et de majestueux : mais, arrivé à la décrépitude, d'abord à charge à lui-même, il le devient à tous ceux qui l'environnent ; sa désorganisation physique semble précéder celle de son moral ; toutes ses fonctions se font mal ; ses organes n'étant plus doués de la même vitalité, ceux de la digestion ont depuis long-temps perdu les dents, que nous avions vu croître et venir les perfectionner ; et leur perte semble être l'avant-coureur de sa destruction complète. Aussi le voit-on rouler long-temps dans sa bouche un aliment qu'il a peine à presser avec ses gencives endurcies ; c'est plutôt en les impreignant d'une abondante salive qu'en les broyant qu'il vient à bout de les préparer convenablement pour un estomac qui lui-même est incapable de suppléer à l'imperfection de cette première préparation.

Les organes des sens sont dans le même cas. Après avoir perdu de leur vigueur, l'organisation entière doit s'en ressentir. Une partie influençant le tout dans un édifice coordonné avec tant de symmétrie. Il ne peut donc plus éprouver les mêmes sensations que dans les autres âges. D'ailleurs, ce qui jadis l'affectait agréablement est pour lui comme n'existant plus, l'habitude de jouir ayant amené une stupéfiante satiété. L'enfant venu au monde se trouve entouré de toutes parts de choses qui lui sont inconnues, et qui excitent sa vive curiosité : aussi, comme il a été dit, veut il tout voir, tout étudier, et tout connaître ; il rencontre dans toutes ses découvertes de nouveaux plaisirs. Au contraire, rien ne pique la curiosité du vieillard : il a tant vu de choses, que rien n'est nouveau pour lui ; d'ailleurs ses sens, moins exquis qu'ils ne l'étaient dans son jeune âge, ne le flattent plus autant ; et au lieu de leur rapporter l'indifférence qu'il ressent pour tout ce qui l'affecte imparfaitement, il ne manque pas de l'attribuer aux objets, prétendant que tout est changé ; que, dans le temps où il finit de

vivre, rien n'approche de celui où il vécut : il ne voit qu'imperfections ; tout ce qu'on fait devant lui est folie ; son visage est devenu méconnaissable par les rides dont il est abondamment couvert ; la chute complète de ses dents permet à ses mâchoires de se rapprocher, ce qui diminue beaucoup la hauteur de sa face, et donne à sa physionomie une expression toute particulière ; la peau de ses mains et de tout son corps, devenue sèche, grisâtre, semble se rapprocher des corps inorganisés, elle prend un aspect terreux ; son œil terne perd tout le reste de sa vivacité ; il distingue à peine les objets ; l'oreille ne le sert pas mieux que ses autres sens. Les alimens n'ont plus de saveur pour son palais usé ; les odeurs ne l'affectent plus : trahi par ses sens, il reçoit cette insensibilité comme un présent ; c'est à son aide qu'il descendra sans crainte, sans tourmens les degrés de sa tombe, ne vivant qu'à moitié. Le vieillard tient toujours beaucoup à la vie, non qu'elle lui offre de grandes jouissances, mais il s'en est fait une douce habitude, et repousse autant qu'il est en lui l'affreuse idée d'une désorganisation prochaine ; il donne tout à l'espérance, à l'aide de laquelle il se soutient jusqu'à sa dernière heure. Devenu égoïste par le fait même de sa constitution présente, puisque, ne sentant plus rien, à peine a-t-il encore conscience de son être, il devient minutieux, et profite des courts instans qui lui restent. Il cherche tous les moyens possibles d'échauffer son corps détérioré, se couche de bonne heure, et se lève tard. Il appelle le sommeil, dont la nature est devenue avare envers lui, voulant qu'il utilise mieux le peu de temps qu'il doit vivre. Cependant il s'agite de mille manières, se tourne, se retourne, finit par sortir du lit sans avoir goûté le repos salutaire après lequel il soupirait, et dont un assoupissement léger ne saurait le dédommager. Mais poursuivons, et bientôt nous le verrons dormir du sommeil de l'éternité.

Arrivé à ce dernier degré de la décrépitude, le vieillard cesse donc d'entretenir des rapports avec les objets extérieurs, causes immédiates des sensations. Il ne vit plus qu'au-dedans ; il

quitte les objets les plus chers de son affection sans s'en apercevoir, sans les regretter. La nature semble avoir jeté un voile sur ses extrémités sentantes. Cependant la sensibilité épuisée se réveille quelquefois chez certains vieillards ; ils semblent vouloir ressaisir la vie; mais cette énergie ne dure qu'un instant, et annonce celui où l'âme, dégagée de ses liens terrestres, se réfugie dan le sein de l'Eternel. Elle arrive enfin cette époque tant redoutée des humains, cette époque qui, selon eux, cause des souffrances inouïes quand notre âme se sépare de notre corps ; idée bien fausse, car le plus simple raisonnement tend à prouver que ces souffrances sont nulles. L'âme, associée à notre corps, devrait, lorsque nous recevons ce don précieux, occasionner chez nous une jouissance indicible, une joie excessive. Si cette union se fait sans que nous nous en apercevions, nous devons de même laisser échapper ce rayon divin sans éprouver la moindre impression. La douleur n'est d'ailleurs ressentie que par des organes sentans, et nous voyons l'homme déjà privé de cette faculté.

Il est des vieillards qui conservent toute leur intelligence jusqu'au dernier soupir. C'est dans ces momens qu'ils se retracent souvent avec énergie le tableau de leur vie entière. L'homme criminel est alors déchiré par les remords; il expire au milieu des angoisses de la rage et du désespoir. Le sage, au contraire, qui compta ses jours par des bienfaits, présente sur son front la sérénité du juste

« Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ?
« Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour. »

La Fontaine.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

In ætatibus autem talia eveniunt. Parvis quidem et recens natis pueris aphthæ, vomitus, tusses, vigiliæ pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates. *Sect.* 3, *aph.* 24.

II.

Ad dentitionem verò accedentibus gingivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia; et maximè ubi caninos dentes producunt, et iis qui inter pueros sunt crassissimi, et qui alvos duras habent. *Ibid.*, *aph.* 25.

III.

Iis autem qui ætate sunt majores, tonsillæ inflammatæ, verticuli in occipitio introrsùm extrusiones, asthmata, calculorum generationes, lumbrici rotundi, ascarides, verrucæ pensiles, satyriasmi (stranguriæ), strumæ et cætera tubercula, maximè verò suprà dicta. *Ibid.*, *aph.* 26.

IV.

Ætate verò adhuc provectioribus, et jam ad pubertatem progressis, horum quidem multa et febres diuturnæ et ex naribus sanguinis fluxiones. *Ibid.*, *aph.* 27.

V.

Plurimæ quidem affectiones in pueris judicantur, aliæ in quadragenta diebus, aliæ in septem mensibus, aliæ ipsis ad pubertatem, aut in feminis circa menstruorum eruptiones, diù perseverare solent. *Ibid.*, *aph.* 28.

VI.

Juvenibus autem sanguinis spuitiones, tabes febres acutæ, epilepsiæ, et cæteri morbi, maximè verò supra nominati. *Sect.* 3, *aph.* 29.

VII.

Ultra hanc ætatem verò progressis, asthmata, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, phrenitides, febres ardentes, alvi profluvia diuturna, choleræ, dysenteriæ, lienteriæ, hæmorrhoïdes. *Ibid.*, *aph.* 30.

VIII.

Senibus autem spirandi difficultates, catarrhi tussiculosi, stranguriæ, dysuriæ, articulorum dolores, nephritides, vertigines, apoplexiæ, mali corporis habitus, pruritus totius corporis, vigiliæ, alvi, et oculorum et narium humiditates, visûs hebetudines, glaucedines, auditûs gravitates. *Ibid.*, *aph.* 31.